

---

# D'histoire et de femmes...

## De la constitution d'un genre historique à la prise en compte du genre dans la construction du passé

---

Johanne Daigle  
*Département d'histoire*  
*Université Laval*

Les faits de société les plus communs ont souvent échappé au regard de l'histoire plus soucieuse de l'événement, du singulier, de la rupture. Ainsi en est-il de la place des femmes dans l'histoire, toujours présentes, certes, mais rendues invisibles, ici comme ailleurs, en transcendant le temps de l'histoire sans y laisser d'autres traces que celles de talons fins<sup>1</sup>. Longtemps rapportée à un objet de nature, « la » femme, par définition ahistorique, hante pourtant la mémoire collective comme étant l'autre, ce « deuxième sexe », généralement représentée sous les traits d'un personnage mythifié, celui de la mère (Mathieu et Lacoursière, 1991).

Un sujet rempli de paradoxes que celui des femmes, conviées récemment à figurer dans l'histoire constituée qui, en délaissant l'étude des seuls lieux publics associés au masculin (la politique, les affaires, la diplomatie...), est devenue dans la foulée des luttes

---

1. Cette image est empruntée à Micheline Dumont (1986 : 34) qui l'exprimait dans ces termes : « Ce talon, dans le parterre de l'histoire officielle, fait une bien petite empreinte : c'est une trace, ma parole, de talon haut ! »

sociales et politiques des années 1960, plus sensible aux lieux quotidiens, familiaux, jusque-là jugés privés et associés au féminin<sup>2</sup>. Cependant, on a pu étudier la famille sans parler des femmes, si ce n'est en évoquant leurs cycles reproducteurs, les faisant disparaître de l'histoire une fois ménopausées<sup>3</sup>. Depuis une décennie environ, les synthèses historiques et les manuels d'histoire incluent des chapitres sur les femmes, une addition curieusement située toutefois, à côté, ou à la fin, de l'exposé des grandes structures politiques, économiques, sociales ou culturelles. Les femmes s'inscrivent hors contexte, toutes catégories d'analyse confondues, comme si elles évoluaient dans un monde à part<sup>4</sup>.

Comment parler des femmes dans l'histoire ? Pourquoi et depuis quand les femmes sont-elles devenues invisibles en tant que sujets historiques, alors que nous savons qu'elles ont participé à l'histoire des sociétés ? se demandait l'historienne américaine Joan Kelly (1976). Il a fallu qu'intervienne une rupture, provoquée par le féminisme à partir des années 1970, pour que les femmes prennent une part active à l'histoire, cherchant, dans le passé, des traces de leur identité, des signes annonciateurs des changements souhaités. Inspirées du féminisme, à la fois conçu comme une pensée et un mouvement politiques, certaines ont même proclamé, en 1970 : « Libération des femmes, année zéro » ! (Bonnêt, 1984 : 366). Cette rupture symbolique avec l'histoire a favorisé la naissance d'une autre histoire. Au moment de cette rupture survenue d'abord dans les sociétés occidentales – bien qu'elle ait laissé des traces, plus récemment, dans la plupart des sociétés contemporaines (Bock, 1989 ; Offen, Pierson et Rendall, 1991) –, l'histoire des femmes est

---

2. Sous l'influence, en particulier, de l'anthropologie historique et de l'histoire des mentalités.

3. Je pense ici à plusieurs travaux en démographie historique qu'il serait trop long de citer dans cet article.

4. L'ouvrage de Linteau, Durocher et Robert (1989). Dans l'ouvrage de Simon Langlois (dir.), (1990) qui présente les tendances significatives de l'évolution récente de la société québécoise, les femmes sont insérées, comme thème d'étude, entre les thèmes des groupes d'âge, du microsocial, du marché du travail, de l'administration et des représentations sociales.

apparue comme une histoire à faire, qui relève plus de l'avènement que de l'événement (Farge, 1979 ; Domont, 1981).

L'histoire de cette trajectoire au cours des 20 dernières années se fonde sur l'exigence de révéler des mémoires d'abord oubliées, puis associées et enfin essentielles. Il s'agit de montrer comment, à travers les méandres d'une trajectoire singulièrement méconnue (en dehors du cercle restreint des initiés et initiées<sup>5</sup>) qui marque le passage d'une histoire des femmes à celle des rapports sociaux de sexe (*gender*), la prise en compte des femmes comme sujets d'étude permet d'entrevoir l'histoire sous un jour différent. La production de cette histoire suscite toutefois maintes controverses et tensions en regard de l'histoire constituée aussi bien que du féminisme qui l'a vu naître. En examinant brièvement la triade mémoire/culture/histoire sous l'angle des femmes et des rapports sociaux de sexe, l'objectif premier reste, au bout du compte, de mieux comprendre la complexité de l'expérience humaine.

## DES MÉMOIRES OUBLIÉES

Absentes, silencieuses, oubliées, exclues, niées, non mémorisées... toutes les métaphores ont été utilisées pour reconnaître que les femmes ne faisaient pas partie, jusqu'à récemment, de l'histoire officielle. « Être désappropriée de l'histoire, c'est peut-être finalement l'histoire la plus importante et la plus ordinaire qui arrive quotidiennement aux femmes », écrivait, en 1979, l'historienne française Arlette Farge (Farge, 1979 : 16). Ce constat allait permettre de mettre en évidence deux incohérences majeures en regard du traitement des femmes dans l'histoire constituée. Celle-ci, longtemps marquée par l'approche positiviste centrée sur l'étude du politique, avait contribué par ses objets à exclure les femmes de son champ, à l'exception de quelques héroïnes reconnues dignes d'y figurer. Bien que l'École des annales aient favorisé l'élargissement de ces perspectives aux dimensions économique et sociale, elle n'avait

---

5. Il existe une rare unanimité dans l'historiographie pour reconnaître que l'histoire des femmes, malgré toutes les études qu'elle a suscitées, n'a pas encore réalisé l'objectif d'intégrer les femmes dans l'histoire constituée.

guère pris en compte la dimension sexuelle en tant que telle (Mosher Stuard, 1981).

La première incohérence relevée dans cette lecture de l'histoire est que les femmes, dont on avait paradoxalement beaucoup parlé, n'apparaissent que comme thème particulier, celui de « la » femme, tantôt ramenée à une catégorie de nature, tantôt associée à l'autre sexe. Ce traitement particulier n'a pas échappé aux premières historiennes<sup>6</sup> discutant des usages de l'histoire au féminin. Arlette Farge (1979 : 17) écrit encore : « Je suis de quelque part, et pourtant je ne peux me reconnaître : le miroir de l'histoire ne renvoie pas mon visage, mais reflète le sien, celui de l'autre masculin. Non mémorisée, la femme reste blanche comme l'oubli. » D'autres historiennes, à l'instar de C. Dauphin (cité dans Dumont, 1981 : 55), questionnent la nécessité de cette histoire pour les femmes : « D'ailleurs, à quel statut historique peut-elle [la femme] prétendre ? Ne se perd-elle pas dans la grisaille de la répétition du cycle, du geste quotidien, destin sans histoire par définition. » Pour expliquer cet oubli, on a le plus souvent avancé le facteur de la dépréciation du rôle traditionnel dévolu aux femmes (Dumont, 1986).

Une deuxième incohérence, consécutive à cette lecture du passé des femmes, est le fait qu'étant incluses dans le langage comme dans l'histoire, sous le terme générique l'Homme, elles sont devenues invisibles sous le couvert de l'universel. Il est rapidement apparu que, dans les événements du passé comme dans sa configuration, les hommes avaient en fait été utilisés comme la mesure de la signification historique. Les exemples les plus fréquemment évoqués pour illustrer cette orientation empruntent aux grandes ruptures attestées par la périodisation usuelle de l'histoire : la Renaissance, la Révolution française, les guerres mondiales, pour n'en citer que quelques-unes, sans égard aux faits que les femmes aient été respectivement persécutées pour sorcellerie, exclues de la citoyenneté politique et absentes du front (Kelly, 1976).

6. La constitution du champ de l'histoire des femmes est essentiellement redevable à des historiennes. Si, à partir des années 1980, quelques historiens ont réalisé des travaux dans ce champ d'étude, ceux-ci restent encore peu nombreux. Pour cette raison, nous utiliserons le féminin pour désigner l'ensemble des historiens œuvrant dans ce champ.

Si on a pu laisser croire que l'histoire connue ne concernait pas les femmes, il semble bien que certaines d'entre elles ne se sentaient pas non plus concernées par l'histoire. Ainsi, des Québécoises des années 1960 ne s'identifiaient plus aux quelques figures de proue, héroïnes ou mères vertueuses, que l'histoire leur avait offertes en héritage et se tournaient essentiellement vers l'avenir (Dumont, 1986). Le féminisme des années 1970 permettra aux femmes de renouer avec l'histoire. De fait, chaque vague du féminisme avait suscité un intérêt pour l'étude du passé des femmes mais les tentatives effectuées dans ce sens sont restées isolées (Klejman et Rochefort, 1985 ; Angers et Piette, 1988). Il faut attendre les années 1970, alors que le mouvement des femmes se démocratise, en quelque sorte, et se fait massif, pour que l'histoire des femmes devienne un véritable champ d'étude. Cette exigence de renouer avec le passé serait liée, selon Denise Angers et Christine Piette (1988), à la nature même du mouvement féministe en phase de formation. Elle répondrait à la fois à une recherche d'identité (Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ?) et à la volonté de transformer les rapports sociaux (Où allons-nous ?).

L'intérêt nouveau pour le passé des femmes fut alors investi d'une légitimité nouvelle, posée par rapport au féminisme et à l'histoire. L'écrivaine américaine Betty Friedan affirmait : « Faire de l'histoire est nouveau pour les femmes, non pas pour une poignée de reines, d'impératrices ou de génies exceptionnelles, mais pour des dizaines, des milliers de femmes qui entrent à présent dans l'histoire et savent que nous l'avons faite en changeant nos propres vies » (cité dans Bouchardeau, 1977 : 32). Des historiennes, inspirées du féminisme, avançaient bientôt l'argument du nombre pour justifier la nécessité d'une histoire des femmes. Puisqu'elles comptent pour la moitié de l'humanité, parfois davantage, les femmes sont essentielles pour faire de l'histoire (Carroll, 1976 ; Lerner, 1979). Dans ce contexte, « découvrir la mémoire des femmes », comme l'indique le titre d'un article de Micheline Dumont (1981), devient un objectif militant qui rallie les historiennes féministes, quitte à questionner par la suite cet engouement suscité dans l'enthousiasme du moment. Aux métaphores du silence et de l'absence, on oppose celles du faire-voir, en recherchant toutes traces susceptibles de rendre compte de la présence des femmes dans l'histoire.

## DES MÉMOIRES ASSOCIÉES

L'entreprise qui consiste à « découvrir la mémoire des femmes » dans l'histoire va bénéficier d'une conjoncture particulièrement favorable. Dans la foulée du mouvement des femmes, le féminisme génère de nouveaux questionnements, et autorise de nouvelles significations. Ainsi, la conscience selon laquelle les femmes partageraient une expérience historique commune en fonction des contraintes ayant pesé sur leur existence et feraient l'expérience, comme individuelles, de devenir sujets de l'histoire constitue le leitmotiv du féminisme (Toupin, 1993). Dans le même temps, la nouvelle sensibilité de l'histoire au quotidien, par le biais notamment de l'étude des mentalités, de l'anthropologie historique et de l'histoire de la famille, ouvre une voie inédite aux femmes qui figurent dans les rangs des oubliés de l'histoire.

Mais on se demande encore s'il faut faire l'histoire des femmes ou intégrer les femmes à l'histoire. Les Anglo-Saxonnes, parmi lesquelles les Américaines font figure de pionnières, optent d'emblée pour la stratégie de l'histoire des femmes (*Herstory*, disent-elles, par opposition à *l'History*) et créent des *Women's Studies*. Les Françaises et les francophones du Québec choisissent plutôt d'inscrire les études sur les femmes dans des champs disciplinaires existants, suggérant l'importance d'analyser, dans toutes les situations historiques, comment opère le partage du masculin et du féminin, proposant ainsi une histoire globale. Mais, dans un cas comme dans l'autre, le but ultime, fixé dès le départ, vise l'intégration des femmes à l'histoire (Daigle, 1991 ; Fahmy-Eid, 1991 ; Baillargeon, 1993).

Pour cette entreprise, les repères s'avèrent difficiles. Il faut chercher la trace des femmes inscrites sous le nom des pères et des maris, débusquer leurs voies aux détours des discours portés sur elles, recréer leurs visages tapis sous l'épais manteau d'images univoques, fouiller dans des archives consignées en fonction d'intérêts masculins (même les statistiques officielles ne retiennent que depuis une date récente des données les concernant et sous-estiment systématiquement la prise en compte de leur travail), questionner le sens, pour elles, d'événements auxquels elles n'ont pas participé. « Au théâtre de la mémoire les femmes sont ombres légères. Elles

n'encombrent guère les rayons des archives publiques. Elles ont sombré dans la destruction assez générale des archives privées » (Duby et Perrot, 1991). Ces problèmes liés aux sources et aux méthodes d'enquête apparaissent pourtant relativement techniques, comme le soulignent à juste titre Angers et Piette (1988), à côté de ceux que posent l'interprétation de leur histoire. Voyons plutôt.

L'histoire des femmes a déjà sa petite histoire. Dans la trajectoire poursuivie, on peut distinguer trois moments qui coïncident, pour l'essentiel, avec de nouvelles façons d'interpréter le passé des femmes (Daigle, 1991 ; Fahmy-Eid, 1991 ; Baillargeon, 1993). Dans un premier temps, qui coiffe *grosso modo* la décennie des années 1970, l'histoire des femmes, inscrite dans la foulée du féminisme, s'attache à rendre les femmes visibles et se fixe pour tâche de débusquer toutes traces de leur présence. Dans ce qui est perçu alors comme l'urgence du moment, les travaux se multiplient, des cours s'organisent, des colloques se tiennent, alors que les publications envahissent bientôt les rayons des librairies. L'histoire est l'une des premières disciplines à recueillir les fruits de cet engouement comme en témoigne la publication de nombreux recueils aux titres évocateurs : *Hidden From History* (Rowbotham, 1977), *Becoming Visible* (Bridenthal et Koonz, 1977), *Pas d'histoire, les femmes...* (Bouchardeau, 1977), *L'histoire sans qualités* (Dufrancatel et al., 1979), *Liberating Women's History* (Carroll, 1976), *The Majority Finds Its Past* (Lerner, 1979), *The Neglected Majority* (Trofimenkoff et Prentice, 1977), *Les femmes dans la société québécoise* (Lavigne et Pinard, 1977). Tous traduisent cette volonté de sortir les femmes de l'ombre d'où les avait laissées l'histoire constituée.

Cette période sera qualifiée de « positivisme de l'urgence » (Farge, 1984), alors que tout est à faire. Cette histoire « compensatoire », pour reprendre l'expression de Gerda Lerner, qui reste dans l'ensemble assez descriptive, suscitera, au terme d'une décennie, des critiques acerbes provenant à la fois de l'institution universitaire pour qui l'orientation féministe était suspecte, et de celles-là même qui l'avait écrite. Soucieuses de répondre aux questionnements féministes, alors posés le plus souvent en termes d'égalité des femmes par rapport aux hommes, les historiennes avaient plutôt documenté les traces d'une oppression séculaire, remontant aux horizons

connus de l'histoire. Cette histoire construite sous l'angle du malheur féminin n'était guère aussi glorieuse que souhaitée.

À l'heure des bilans, on découvre également que l'histoire révélée n'avait ni entaché les cadres traditionnels de l'analyse historique ni favorisé l'intégration des femmes dans l'histoire qui poursuivait son cours sans elles (Scott, 1981 ; Leslau-Silverman, 1982 ; Farge, 1983 et 1984 ; Bonnêt, 1984 ; Kelly, 1984). Les historiennes se sont d'abord senties responsables de cette marginalisation de l'histoire des femmes, suggérant que, en utilisant les catégories usuelles pour y ajouter la contribution des femmes – analysée en regard de celle des hommes –, les femmes en étaient ressorties perdantes. En tentant de mesurer leur présence dans un monde d'hommes, privilégiant pour ce faire l'étude des femmes dans les lieux publics – les travailleuses salariées et les militantes suffragistes notamment –, on se rendait compte qu'elles ne faisaient pas le poids, toujours moins nombreuses à accéder au marché salarié et à investir le domaine politique.

Pour contrer ces biais, on s'est tourné vers l'étude de ce qui relève de l'expérience singulière des femmes, les étudiant bientôt sous l'angle de la différence sexuelle. Cette nouvelle approche permettait de documenter divers champs d'activité des femmes qui n'avaient pas obtenu de reconnaissance officielle : la domesticité, la maternité, la sexualité, l'éducation des filles, le trousseau, etc. Si cette reconstitution des savoirs et savoir-faire féminins permettait de mieux comprendre des expériences partagées par une majorité de femmes, elles les renvoyaient, comme on ne manquera pas de le souligner, dans l'ordre d'une nature immuable, accentuant l'impression d'une infériorité perpétuelle. Au terme d'une décennie, l'histoire des femmes paraît s'être engagée dans des pistes sans issue<sup>7</sup>.

---

7. « Étrange impression de répétition dans chaque éclosion du féminisme, comme si l'histoire des femmes faisait du « sur-place », mouvement de flux et de reflux revenant éternellement au même point de départ, dispersé toujours par la même butée : le partage du masculin et du féminin, cet échange inégal qui se reproduit dans l'inégalité [...] », écrit Pascale Werner (1979 : 11), pour qualifier cette première phase de l'histoire des femmes.

Pour sortir de ces impasses, la métaphore du faire-voir sera abandonnée au profit d'un raffinement de l'analyse du passé des femmes. Dans un deuxième temps, qui correspond à la première moitié des années 1980, le défi posé consiste à reformuler la « question des femmes » et du féminin dans des termes nouveaux. La production du savoir sur les femmes se distancie, dans une certaine mesure, des cadres d'analyse classique du féminisme posés en termes d'égalité ou de différence des sexes, comme de ceux de l'histoire constituée. Pour contrer l'isolement dans lequel évolue l'histoire des femmes, on tente plutôt de confronter les études dites féministes à la rigueur des études dites scientifiques. On rejette, pour ce faire, toute conception unifiée du passé des femmes en multipliant les approches et les questions de recherche. Et, bien que dans l'ensemble des travaux produits, on ne puisse relever de rupture épistémologique qui se serait traduite par la création de nouvelles théories, on assiste cependant au raffinement des approches, des méthodes et du travail d'analyse, alors que s'effectue un travail de déconstruction du savoir historique (Dagenais, 1986).

Le besoin d'analyser les traces de la présence des femmes à travers l'histoire remplace, en quelque sorte, celui de la connaître et de la mesurer. Au terme de cette analyse, les constats suivants sont alors mis en relief : les activités associées et dévolues aux femmes s'exercent à travers l'histoire suivant des rythmes et des temps différents (Lamoureux et Letellier, s.d. ; Devreux, 1983) ; les événements historiques majeurs n'ont pas eu la même signification pour les femmes et pour les hommes (Bonnêt, 1984 ; Riot-Sarcey, 1988) ; les classes sociales sont des catégories inappropriées pour rendre compte de la réalité historique des femmes, tantôt incluses dans la classe du père, tantôt dans celle du mari, sans égard à leur situation réelle (Lewis, 1985 ; Smith-Rosenberg, 1986 ; Bradbury, 1987 ; Scott, 1988a) ; les femmes, considérées comme un objet présumé à travers le langage et dans l'histoire, apparaissent comme des sujets en devenir (Riot-Sarcey, Planté et Varikas, 1988).

À travers ces nombreuses tentatives qui visent à concevoir le sexe comme une catégorie fondamentale de l'analyse sociale et d'intégrer l'expérience des femmes aux pratiques de recherche, un consensus se dégage parmi les historiennes des femmes. On affirme

qu'il faut cesser de concevoir la réalité comme si elle était organisée selon des axes dichotomiques : objectivité/subjectivité, sujet/objet, public/privé, travail / famille, etc. (Bock, 1991). On croit, par conséquent, à la pertinence d'utiliser les grandes catégories de l'analyse historique en symbiose en suggérant d'intégrer, dans l'analyse du travail des femmes par exemple, les notions de travail salarié et domestique, ou encore de l'économie familiale et de marché (Baillargeon, 1993). Il serait fastidieux de mentionner toutes les études qui reprennent ces perspectives. Dans l'ensemble, celles-ci reflètent à la fois un plus grand dynamisme et une plus grande dispersion de la recherche sur l'histoire des femmes. Dans cette brèche ouverte par la critique, le regard des historiennes, d'abord centré sur l'étude des femmes, change de direction.

Dans la deuxième moitié des années 1980, la notion de genre sexuel (*gender*), d'abord utilisée par les anthropologues, est reprise, adaptée et adoptée dans la majorité des travaux historiques portant sur les femmes et les rapports sociaux de sexe (Hess et Marx Ferree, 1987 ; Flax, 1987 ; Bock, 1989 ; Offen, Pierson et Rendall, 1991 ; Muir et Ruggiero, 1991 ; Iacovetta et Valverde, 1992). Dans cette troisième phase, on passera d'une histoire centrée sur les femmes à celle des relations de genre à travers l'histoire. L'historienne américaine Joan Kelly avait posé, dès 1976, les premiers jalons de cette histoire en soutenant que la relation entre les sexes était socialement et historiquement construite et qu'elle devait être aussi centrale dans l'analyse que la relation de classe ou de race pour permettre une compréhension plus juste de l'histoire. Elle suggérait d'étudier l'évolution de la relation entre les sexes dans les différents contextes et périodes historiques.

Depuis le milieu des années 1980, la notion de genre sexuel est apparue comme une notion utile pour permettre une intégration des femmes à l'histoire. L'historienne américaine Joan Scott en donne, pour sa part, la définition suivante : « Le genre est un élément constitutif des rapports sociaux fondés sur des différences perçues entre les sexes, et le genre est une façon première de signifier des rapports de pouvoir » (Scott, 1988b : 144). D'autres comparent cette notion à celle de classe et suggèrent que le genre, tout comme la classe, s'appuie sur des caractéristiques liées aux professions, à

l'éducation, aux comportements prescrits ou à d'autres aspects qui permettent de signifier des différences. Plus encore, le genre serait impliqué dans la construction même des institutions politiques, économiques et sociales.

Dans cette optique, une revue anglaise, *Gender & History*, qui paraît depuis 1989, se consacre essentiellement à la publication de résultats de recherches centrées sur l'étude des relations de genre. La prise en compte du genre, comme le suggère l'éditorial de cette revue, est essentielle pour traiter de politique, d'économie, aussi bien que de famille et de sexualité, de travail et de loisirs (Éditorial, 1989). C'est encore la notion de genre qui sert de fil conducteur aux cinq volumes d'une magistrale *Histoire des femmes en Occident*, publiée sous la direction de Duby et Perrot (1991), et mettant à contribution plus de 70 collaboratrices et collaborateurs, ceux-ci moins nombreux, de divers pays occidentaux. Utilisant cette notion en guise d'interrogation centrale, ces auteurs et ces auteures cherchent à comprendre : « Quelle est, à travers le temps, la nature de ce rapport ? Comment fonctionne-t-il et évolue-t-il à tous les niveaux de la représentation, des savoirs, des pouvoirs, et des pratiques quotidiennes ? Dans la cité ? Dans le travail ? Dans la famille ? Dans le public et le privé... »<sup>8</sup>.

Le passage d'une histoire centrée sur les femmes à celle des rapports de genre est de nature à modifier la signification historique et de pousser plus loin les limites de l'histoire constituée. Dans cette perspective, les mémoires des femmes apparaissent essentielles, bien qu'il ne soit guère aisé de départager ce qui relève du féminin et du féminisme, de l'histoire des femmes et de l'histoire tout court.

---

8. Tout en admettant l'existence d'une domination masculine et, par conséquent, d'une sujétion féminine à l'horizon connu de l'histoire, cette domination, fort variable dans ses modalités d'application, n'impliquerait pas l'absence de pouvoir des femmes. Les auteurs et les auteures suggèrent plutôt de réfléchir sur la nature et l'articulation des pouvoirs, selon le sexe, dans une société donnée.

## DES MÉMOIRES ESSENTIELLES

Le thème de la dynamique des relations de genre reste associé aux mutations et aux affrontements idéologiques et politiques de la société contemporaine. Il est, en quelque sorte, dans l'air du temps. En ce sens, les interrogations qu'il pose sont loin d'être résolues. Féminine ou féministe, la mémoire des femmes ? On a souvent eu tendance à opposer une culture féminine à une action politique féministe.

Une perspective – largement utilisée dans le champ de l'histoire des femmes depuis les années 1980 – a consisté à mettre l'accent sur l'agir des femmes, faisant valoir leurs capacités à contourner certains effets paralysant des contraintes qui ont marqué leurs vies. On a également souligné le caractère réducteur de cette approche (Collin, 1993). Cette tendance qui vise à mettre en évidence les comportements novateurs des femmes serait liée à la réalité contemporaine du féminisme<sup>9</sup>. Cela tiendrait également à l'héritage des filles d'aujourd'hui. Comme le soulignent Micheline Dumont et Nadia Fahmy-Eid (1993 : 5) : « Il est vrai que les filles d'aujourd'hui font face à un double héritage : celui qui leur a été légué par des valeurs et des modèles « féminins », qui renvoient à un univers de tradition, de conservation, de cycles à caractère répétitif, bref à un ordre ancien où elles ne se reconnaissent pas vraiment ; elles font face également à un ordre nouveau, légué en grande partie par le mouvement féministe, qui les confronte à une société où elles ont à négocier durement leur place et à inventer leur destin à partir d'une innovation constante. »

Cette dualité du féminin et du féminisme s'est généralement traduite, dans le débat féministe, dans les termes égalité/différence. En ce sens, l'histoire des femmes, comme celle du féminisme, a eu du mal à bien ancrer son objet : s'agit-il des femmes en général, des femmes exceptionnelles, des féministes ? Malgré cette ambiguïté, ou peut-être même à cause d'elle, les militantes féministes ont maintes fois tenté d'intégrer les femmes à l'histoire constituée, en commen-

---

9. L'histoire est toujours contemporaine, comme le souligne dans son article, Bogumil Jewsiewicki Koss. Celle des relations de genre l'est à n'en pas douter.

çant par leur propre histoire. En étudiant le mouvement féministe sous la III<sup>e</sup> République en France, Laurence Klejman et Florence Rochefort (1985) ont trouvé de nombreux lieux de mémoires pour inscrire les rapports des féministes au passé : bibliothèques, agendas, cérémonies commémoratives, rubriques biographiques dans les journaux féministes, insignes, menus objets, toutes traces visibles destinées à la propagande comme au souvenir vu comme point d'ancrage potentiel de la mémoire. Le même constat s'applique aux militantes féministes contemporaines<sup>10</sup>. Dans la mesure où l'histoire du féminisme est une histoire « chaotique et discontinue », comme l'expliquent encore Klejman et Rochefort, elle a sombré dans l'oubli avec la disparition des premiers mouvements qu'elle avait suscités.

L'histoire de la culture des femmes a plutôt centré son objet sur un ensemble de savoirs et de savoir-faire, de caractéristiques et d'attributs associés au « féminin », faisant valoir que ces derniers s'étaient systématiquement vus attribuer une plus faible valorisation sociale. Dans cette perspective, plusieurs recherches ont avancé l'idée d'une complémentarité des rôles sexuels (les études rurales en particulier), sans cependant souligner les conflits, les tensions, la hiérarchie et les pouvoirs inégaux dans l'étude des rôles différenciés associés aux hommes et aux femmes. Cécile Dauphin, Arlette Farge et Geneviève Fraisse (1986) suggèrent de reconsidérer cette façon d'analyser la culture des femmes :

Il ne s'agit plus seulement de reconstituer des discours et des savoirs spécifiques aux femmes, ni même de leur attribuer des pouvoirs oubliés. Il faut maintenant comprendre comment une culture féminine se construit à l'intérieur d'un système de rapports inégalitaires, comment elle en masque les failles, réactive les conflits, jalonne temps et espaces, comment enfin elle pense ses particularités et ses rapports avec la société globale.

Les études sur la culture des femmes ont à la fois mis en lumière des activités qui leur sont spécifiques et d'autres qui chevauchent celles des hommes. L'histoire de ces empiètements dans

---

10. Au Québec, cette préoccupation nous a valu la publication d'anthologies de textes féministes. Voir, entre autres, *Les Têtes de pioche. Journal des femmes. Collection complète* (1980), Montréal, Remue-ménage, 207 p., et Véronique O'Leary et Louise Toupin (dir.) (1982, 1983), *Québécoises deboutte !*, 2 t., Montréal, Remue-ménage.

les rôles sexuels révèle que les frontières traditionnelles se seraient déplacées, essentiellement, du masculin vers le féminin, dans la mesure où les femmes auraient progressivement investies les champs d'activité associés aux hommes (le marché du travail salarié, le monde des affaires, la politique), sans que ceux-ci n'investissent, de manière significative, ceux associés aux femmes (le travail domestique, le soin des enfants...) (Collectif Clio, 1992). Le phénomène de répartition des tâches en fonction du sexe serait maintenant brouillé, sans cependant avoir disparu (Baillargeon, 1993). En tenant compte de l'étendue et de la diversité des rôles investis par les femmes dans l'histoire, la sociologue Denise Lemieux rejette l'expression d'une culture féminine unique, préférant retenir celle de sous-culture, selon l'appartenance des femmes à des milieux sociaux et à des univers professionnels différenciés (Lemieux, 1986).

Les études qui portent sur l'histoire des femmes témoignent assurément de l'affirmation d'une culture, en même temps que de sa marginalisation. Mais, s'il apparaît démesuré de reprendre toute l'histoire depuis le début pour rendre compte de celle des femmes, il existe cependant quelques pistes majeures pour reconstituer des mémoires essentielles. Celles qu'autorise l'histoire orale, qui rend caduc le partage du féminin et du féminisme, de même que les traditionnelles dichotomies situées au cœur de l'analyse historique (sujet/objet, public/privé, travail/famille, égalité/différence, etc.) en fournissent un bon exemple. Dans l'histoire comme dans la vie, les femmes témoignent des multiples formes de leur présence<sup>11</sup>.

La mémoire des femmes serait-elle, par ailleurs, différente de celle des hommes ? La question s'est posée dans la conduite d'enquêtes orales dans la mesure où l'on a pu constater que la mémoire porte la trace des rôles sociaux de sexe et des comportements appris. Ainsi, la mémoire des femmes est souvent associée à la vie domestique, alors que celle des hommes l'est au travail et à la vie

---

11. Dumont et Fahmy-Eid soulignent la tendance fréquente qui consiste à rattacher les femmes à la vie, réservant l'histoire aux hommes. Elles en donnent pour exemple l'extrait suivant : « À la mort de sa mère J.P. Desbiens écrit : « Le père meurt, et l'on passe en première ligne car le père est le lien avec l'histoire ; la mère meurt, et l'on est orphelin, car la mère est le lien avec la vie » ! (Jean-Paul Desbiens, La Presse, 1985, p. A-6, cité dans Dumont et Fahmy-Eid, (1993 : 4).

publique. Qui plus est, hommes et femmes ne se souviendraient ni des mêmes choses ni de la même façon. Comme le suggèrent les conclusions de plusieurs études, regroupées dans des recueils de textes majeurs portant sur la mémoire des femmes, la mémoire serait bel et bien structurée suivant les rôles sociaux et les normes qui leur sont associées, affectant jusqu'aux repères chronologiques qui diffèrent, selon que l'on est une femme ou un homme<sup>12</sup>.

Il semble, toutefois, que le caractère sexué attribué à la mémoire ne permet pas de conclure que les frontières sexuelles soient aussi étanches. Et, s'il existe un lien entre les processus sociaux et les conduites individuelles des femmes et des hommes, prendre en considération les mémoires de femmes, notamment lorsqu'elles portent la marque du quotidien, oblige à s'inscrire en dehors des cadres d'analyse dichotomiques. Denyse Baillargeon a bien montré, dans son étude sur les ménagères québécoises lors de la crise des années 1930, que le cycle de la vie privée était profondément marqué par la vie dite publique, de même que les composantes de la vie familiale ne pouvaient être étudiées sans tenir compte des nécessités du travail et de l'économie (Baillargeon, 1989). Cette auteure relève ailleurs l'écueil qui consiste à vouloir départager, dans l'analyse des mémoires de femmes, le féminin du féminisme (Baillargeon, 1993) ou, en d'autres termes, à faire un choix impossible entre l'égalité ou la différence des femmes (Toupin, 1993). Interroger des femmes, et surtout des femmes âgées, montre plutôt que les théories féministes sont datées, au même titre que les autres théories.

Les traces laissées par les femmes dans le quotidien ont, par ailleurs, rarement laissé leurs marques dans la mémoire collective (Collin, 1993). En dépit des ambiguïtés, voire des contradictions, soulevées par l'entreprise de rechercher et d'analyser des traces dans la mémoire, comme dans la culture et dans l'histoire qui prennent en compte les femmes et les rapports de genre, il reste que l'engouement pour cette entreprise est réel. La popularité de romans

---

12. Voir, en particulier, les numéros thématiques des revues suivantes : « Mémoires de femmes », *Pénélope : pour l'histoire des femmes*, 12, 1985 ; « Identités féminines : mémoire et création », *Questions de culture*, 9, 1986 ; « Temps et mémoire des femmes », *Recherches féministes*, 6, 1, 1993.

historiques et de séries télévisées mettant en vedette des personnages féminins du passé laisse croire que les femmes ont laissé des traces encore vivaces dans la mémoire populaire, à défaut d'avoir marqué la mémoire savante. Rose-Anna Saint-Cyr, la paysanne vedette du téléroman *Le temps d'une paix*, Émilie Bordeleau, l'institutrice, l'amoureuse et la mère du roman *Les filles de Caleb* (roman adapté et porté à l'écran), puis sa fille, Blanche Pronovost, l'infirmière de colonie en Abitibi (présentée en série télévisée), sont autant de figures de femmes qui traduisent des personnalités fortes et complexes, actives, têtues, fonceuses, ambitieuses et humaines tout à la fois, des femmes qui semblent avoir poussé plus loin les limites de leur existence. Ces personnages féminins du passé sont, indéniablement, contemporains.

\* \* \*

Pour reconsidérer l'histoire, la culture, la mémoire sous l'angle des femmes et des rapports de genre, plusieurs approches ont été utilisées. Au terme d'une trajectoire d'une vingtaine d'années, des consensus se dégagent autour de la nécessité de rejeter les théories globalisantes et les axes d'analyse dichotomiques qui ont mené à une simplification abusive du passé.

Si les théories féministes apparaissent datées comme n'importe quelle autre théorie, une lecture du passé, inspirée du féminisme dans sa recherche d'identité comme dans sa volonté de changer les rôles sexuels établis, a alimenté des études dans lesquelles le rapport des femmes au passé occupe une place centrale. De nouveaux visages de femmes sont apparus, agissantes, soucieuses de pousser plus loin les contraintes de leur existence. Une plus grande sensibilité à la question du genre dans l'histoire a permis de mettre en lumière des expériences et des situations plus complexes, le plus souvent marquées sous le couvert de l'ambivalence, révélant au bout du compte que les mémoires des femmes sont essentielles pour rendre compte de la complexité du réel.

Parler d'histoire et de femmes, d'histoire des femmes ou de femmes dans l'histoire ajoute à la connaissance du passé humain une dimension essentielle. La prise en compte de cette dimension entraîne, au bout du compte, une nouvelle lecture de l'histoire.

## Bibliographie

- Angers, Denise, et Christine Piette (1988), « Critique féministe et histoire », dans Roberta Mura (dir.), *Critiques féministes des disciplines*, 1, Sainte-Foy, Cahiers de recherche du GREMF, p. 7-21.
- Baillargeon, Denyse (1989), *Ménagères au temps de la crise*, Montréal, Remue-ménage.
- Baillargeon, Denyse (1993), « Histoire orale et histoire des femmes : itinéraires et points de rencontre », *Recherches féministes*, 6, 1, « Temps et mémoire des femmes », p. 53-68.
- Bock, Gisela (1989), « Women's History and Gender History: Aspects of an International Debate », *Gender & History*, 1, 1 (printemps), p. 7-30.
- Bock, Gisela (1991), « Challenging Dichotomies: Perspectives on Women's History », dans Karen Offen et al. (dir.), *Writing Women's History. International Perspectives*, Bloomington, Indiana University Press, p. 1-23.
- Bonnêt, Marie-Jo (1984), « Adieux à l'histoire... », dans *Stratégies de femmes*, Paris, Tierce (coll. Femmes et sociétés), p. 363-372.
- Bouchardeau, Huguette (1977), « Plaidoyer pour une histoire des femmes », dans *Pas d'histoire, les femmes...*, Paris, Syros, p. 7-33.
- Bradbury, Bettina (1987), « Women's History and Working-Class History », *Labour/Le travail*, 19 (printemps), p. 23-43.
- Bridenthal, Renate, et Claudia Koonz (1977), *Becoming Visible. Women in European History*, Boston, Houghton Mifflin Company.
- Carroll, Berenice A. (dir.) (1976), *Liberating Women's History. Theoretical and Critical Essays*, Urbana, University of Urbana Press.
- Collectif Clio (1992), *Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Les Quinze.
- Collin, Françoise (1993), « Histoire et mémoire ou la marque et la trace », *Recherches féministes*, 6, 1, « Temps et mémoire des femmes », p. 13-23.
- Dagenais, Huguette (dir.) (1986), *Approches et méthodes de la recherche féministe*, Sainte-Foy, GREMF.
- Daigle, Johanne (1991), « Femmes et histoires : l'autopsie du genre d'une science de l'homme », dans Anne Decerf (dir.), *Actes du colloque : Les théories scientifiques ont-elles un sexe ?*, Moncton, Éditions d'Acadie, p. 249-266.
- Dauphin, Cécile, Arlette Farge, Geneviève Fraisse et al. (1986), « Culture et pouvoir des femmes : essai d'interprétation », dans *Annales ESC*, 2 (mars-avril), p. 271-293.
- Devreux, Anne-Marie (1983), « Question de temps, questions sur le temps », *Les temps modernes*, 39, 438 (janvier), p. 1334-1338.
- Duby, Georges, et Michelle Perrot (1991), « Écrire l'histoire des femmes », dans Georges Duby et Michelle Perrot (dir.), *Histoire des femmes en Occident*, I, *L'Antiquité*, Paris, Plon.
- Dufrancatel, Christiane et al. (dir.) (1979), *L'histoire sans qualités. Essai*, Paris, Galilée.

- Dumont, Micheline (1981), « Découvrir la mémoire des femmes », dans *Devenirs de femmes*, Montréal, Fides (coll. Cahiers de la recherche éthique, 8), p. 51-65.
- Dumont, Micheline (1986), « Historienne et sujet de l'histoire », *Questions de culture*, 9, « Identités féminines : mémoire et création », Québec, IQRC, p. 21-34.
- Dumont, Micheline, et Nadia Fahmy-Eid (1993), « Temps et mémoire », *Recherches féministes*, 6, 1, « Temps et mémoire des femmes », p. 1-12.
- Éditorial (1989), « Why Gender and History? », dans *Gender & History*, 1, 1 (printemps).
- Fahmy-Eid, Nadia (1991), « Histoire, objectivité et scientificité. Jalons pour une reprise du débat épistémologique », *Histoire sociale/Social History*, XXIV, 47 (mai), p. 9-34.
- Farge, Arlette (1979), « L'histoire ébruitée », dans Christiane Dufrancatel et al. (dir.), *L'histoire sans qualités. Essais*, Paris, Galilée, p. 15-39.
- Farge, Arlette (1983), « Dix ans d'histoire des femmes en France », *Le Débat*, 23 (janvier), p. 161-166.
- Farge, Arlette (1984), « Pratique et effets de l'histoire des femmes », dans Michelle Perrot (dir.), *Une histoire des femmes est-elle possible?*, Paris et Marseille, Rivages, p. 18-35.
- Flax, Jane (1987), « Postmodernism and Gender Relations in Feminist Theory », *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, 12, 4, p. 621-643.
- Hess, Beth B., et Myra Marx Ferree (dir.) (1987), *Analysing Gender. A Handbook of Social Sciences Research*, California, Sage Publications Inc.
- Iacovetta, Franca, et Mariana Valverde (dir.) (1992), *Gender Conflicts. New Essays in Women's History*, Toronto, University of Toronto Press.
- Kelly, Joan (1976), « The Social Relation of the Sexes: Methodological Implications of Women's History », *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, 1, 4 (été), p. 809-823.
- Kelly, Joan (1984), *Women, History, Theory*, Chicago, University of Chicago Press.
- Klejman, Laurence, et Florence Rochefort (1985), « Féminisme – histoire – mémoire », *Pénélope: pour l'histoire des femmes*, 12 (printemps), « Mémoires de femmes », p. 129-138.
- Lamoureux, Diane, et Marie Letellier (s.d.), « Les femmes et le temps », *Cahier de recherche*, 1, Montréal, GIERF, p. 1-14.
- Langlois, Simon (dir.) (1990), *La société québécoise en tendances, 1960-1990*, Québec, IQRC.
- Lavigne, Marie, et Yolande Pinard (dir.) (1977), *Les femmes dans la société québécoise* (réédité en 1983 sous le titre *Travailleuses et féministes*), Montréal, Boréal Express.
- Lemieux, Denise (1986), « Mémoire, identité, création. Des rapports des femmes à la culture », dans *Questions de culture*, 9, « Identités féminines : mémoire et création », Québec, IQRC, p. 9-16.
- Lerner, Gerda (1979), *The Majority Finds Its Past. Placing Women in History*, Oxford, Oxford University Press.
- Leslau-Silverman, Eliane (1982), « Writing Canadian Women's History, 1970-1982: An Historiographical Analysis », *The Canadian Historical Review*, LXIII, 4 (décembre), p. 513-533.
- Lewis, Jane (1985), « The Debate on Sex and Class », *New Left Review*, 149 (janvier-février), p. 108-120.

- Linéau, Paul-André, René Durocher et Jean-Claude Robert (1989), *Histoire du Québec contemporain*, 2 t., Montréal, Boréal Compact.
- Mathieu, Jacques, et Jacques Lacoursière (1991), *Les mémoires québécoises*, Sainte-Foy, PUL.
- Mosher Stuard, Susan (1981), « The Annals School and Feminist History: Opening Dialogue with the American Stepchild », *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, 7, 1, p. 135-143.
- Muir, Edward, et Guido Ruggiero (dir.) (1990), *Sex & Gender in Historical Perspective*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press.
- Offen, Karen et al. (dir.) (1991), *Writing Women's History. International Perspectives*, Bloomington, Indiana University Press.
- Riot-Sarcey, Michèle (1988), « Les sources du pouvoir: l'événement en question », *Les Cahiers du GRIF*, 37-38 (printemps), « Le genre de l'histoire », p. 25-39.
- Riot-Sarcey, Michèle, Christine Planté et Eleni Varikas (1988), « Femmes sujets de discours, sujets de l'histoire », *Les Cahiers du GRIF*, 37-38 (printemps), « Le genre de l'histoire », p. 5-7.
- Rowbotham, Sheila (1977), *Hidden From History*, Londres, Pluto Press.
- Scott, Joan W. (1981), « Dix ans d'histoire des femmes aux États-Unis », *Le Débat*, 17 (décembre), p. 127-136.
- Scott, Joan W. (1988a), « On Language, Gender, and Working-Class History », dans *Gender and the Politics of History*, New York, Columbia University Press, p. 53-67.
- Scott, Joan W. (1988b), « Genre: une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du GRIF*, 37-38 (printemps), « Le genre de l'histoire », p. 125-153.
- Smith-Rosenberg, Carroll (1986), « Writing History: Language, Class, and Gender », dans Teresa Delauretis (dir.), *Feminist Studies/Critical Studies*, Bloomington, Indiana University Press, p. 31-54.
- Toupin, Louise (1993), « Une histoire du féminisme est-elle possible ? », *Recherches féministes*, 6, 1, « Temps et mémoire des femmes », p. 25-51.
- Trofimenkoff, Susan Mann, et Alison Prentice (dir.) (1977), *The Neglected Majority. Essays in Canadian Women's History*, Toronto, McClelland & Stewart Limited.
- Werner, Pascale (1979), « Préface », dans Christiane Dufrancatel et al. (dir.), *L'histoire sans qualités. Essai*, Paris, Galilée.
- (1989) « Why Gender and History ? », *Gender and History*, 1, 1 (printemps).